

Après avoir parcouru le monde et s'être fait applaudir un peu partout en Europe et en Amérique, la *Cavalleria rusticana*, cette entêtée triomphatrice, vient enfin d'exhiber, sur la scène de l'Opéra-Comique, ses costumes aux chatoyantes couleurs.

On parlait tant de l'œuvre-phénomène du divin Mascagni, qu'il devenait presque ridicule de ne point la connaître ici. Grâce à M. Carvalho, nous avons entendu l'incomparable chef-d'œuvre qui a soulevé l'universel enthousiasme et jeté le nom de Mascagni, hier ignoré, en pleine célébrité.

L'ouvrage n'a pas semblé aussi génial qu'on se complaisait à le trompeter et il faut avouer que les gens qui se permettent de saluer en M. Mascagni un nouveau Verdi se montrent simplement irrévérencieux, pour ne pas dire plus, envers l'auteur d'*Aïda*.

Même pour plaire à M. Mascagni, dont la jeune gloire emplit toute la terre, il n'est pas permis de manquer à ce point de respect à un artiste de la taille de Verdi. Et c'est véritablement se moquer du célèbre compositeur, orgueil de l'Italie contemporaine, que de lui comparer le musicien très quelconque de *Cavalleria rusticana*.

Si un Français avait écrit la musique de *Cavalleria rusticana*, il est probable que la fièvre ne se serait pas emparée du monde musical et qu'un mince succès d'estime aurait couronné l'effort peu artistique du compositeur.

Mais M. Mascagni est Italien et, en un temps où l'on commence à admirer Wagner, il n'est peut-être pas mauvais de chercher à opposer un genre à un autre genre, une fois encore, et de tenter de réveiller les querelles d'autrefois.

Pour parvenir au résultat rêvé, l'habile éditeur Sonzogno n'a rien négligé. Il a surmené la réclame et crié sur tous les toits que *Cavalleria rusticana* était un pur chef-d'œuvre et Mascagni le seul maître capable de recueillir la lourde succession de Verdi. Certes, pour un éditeur zélé, M. Sonzogno est un éditeur zélé; il est vrai que cette bonne farce lui a déjà rapporté plus d'un million; mais qu'importe l'argent à un éditeur artiste?

Donc, par le fait d'une réclame adroitement organisée et entretenue journellement, M. Mascagni est dieu et *Cavalleria rusticana* une merveille.

Voyons ce qu'est cette œuvre étonnante.

---

Emprunté par MM. Targioni-Tozzetti et G. Menasci à une scène populaire de Verga – écrivain qui rappelle Mérimée – le sujet de *Cavalleria rusticana* est déjà familier aux habitués du Théâtre-Libre. M. Antoine, en effet, le 19 octobre 1888, représenta sur ses libres tréteaux la scène de Verga adaptée et traduite par M. Paul Solanges, sous le titre de *Chevalerie*

*rustique*. L'effet produit par ce tableau de mœurs brutales ne fut pas énorme. Cependant l'action est des plus dramatiques.

Au lever du rideau, les habitants d'un petit village sicilien se rendent à l'église pour assister à la messe de Pâques.

Une fille du nom de Santuzza, violente et passionnée, aime le jeune et solide Turridu [Turiddu] avec qui elle a «fauté». Celui-ci la délaisse pour la femme du charretier Alfio, la belle Lola. La jalousie s'empare du cœur débordant d'amour de Santuzza, laquelle, pour se venger, avertit Alfio de l'infidélité de sa femme et lui apprend que Turridu [Turiddu] est son complice. Le charretier écume de rage et, à la sortie de la messe, insulte Turridu [Turiddu]. Selon la coutume du pays, les deux ennemis s'embrassent et, dans cette coléreuse accolade, Turridu [Turiddu] mord l'oreille d'Alfio, ce qui signifie que le duel doit être mortel. Alfio et Turridu [Turiddu] se battent et Turridu [Turiddu] est tué.

Tel est brièvement raconté, le sujet émouvant dans sa simplicité primordiale de *Cavalleria rusticana*. Les situations sont franches, les caractères nettement tracés. Joignez à ces qualités du livret un sentiment très vif du pittoresque, une curieuse intensité de vie, une connaissance approfondie des mœurs siciliennes, le tout traversé par des accents d'une saignante humanité, et l'on s'expliquera sans peine le légitime succès obtenu partout par la pièce.

Les librettistes ont eu la main particulièrement heureuse en choisissant *Cavalleria rusticana*. Il est peu de sujets aussi intéressants, offrant au musicien des situations d'un pareil intérêt.

La traduction française de M. Paul Milliet est fidèle.

---

Baudelaire a écrit: «En matière d'art, j'avoue que je ne hais pas l'outrance: la modération ne m'a jamais semblé le signe d'une nature artistique vigoureuse. J'aime ces excès de santé, ces débordements de volonté qui s'inscrivent dans les œuvres comme le bitume enflammé dans le sol d'un volcan.»

On ne peut pas reprocher à M. Mascagni d'avoir poussé l'audace jusqu'à l'outrance dans sa partition de *Cavalleria rusticana*, car nulle part on n'y trouve l'affirmation d'un tempérament violent.

Alors qu'à l'aurore de sa brillante carrière, dans l'exubérance de ses premiers printemps, Verdi gaspillait généreusement des trésors de mélodies charmantes, abordait de front les situations et les traitait avec une rare énergie, M. Mascagni se contente, lui, de fredonner de petits airs d'une inspiration contestable, et quand il est aux prises avec une situation dramatique, il ne réussit jamais à la dominer. Bien au contraire, elle l'écrase impitoyablement. Ne disposant que de moyens relativement restreints pour exprimer ce qu'il sent, M. Mascagni remplace l'inspiration

par le bruit; il déchaîne volontiers les cuivres et abuse du tambour et de la grosse caisse. Néanmoins, reconnaissons-le, de tout ce vacarme, il se dégage un semblant de sentiment dramatique confus. *Cavalleria rusticana* nous fait l'effet d'une image grossièrement enluminée, dénuée de toute valeur artistique.

On nous a conté par le menu la genèse de l'œuvre de Mascagni et il paraît que le musicien a écrit sa partition en quelques jours. Est-ce à cette hâte qu'il faut attribuer la supérieure indigence de l'instrumentation et les nombreuses réminiscences qui se font jour au milieu des fracas d'une orchestration sans relief; tels le morceau du baryton: «Toi qui m'attends au logis», rappelant à s'y méprendre la sérénade de *Faust*: «Vous qui faites l'endormie», et la phrase de Gounod: «Laisse-moi contempler ton visage» qui court dans l'orchestre à plusieurs reprises, et – voilez-vous la face, admirateurs endurcis – la chanson à boire: «Vive le vin qui pétille», que l'on a entendue des centaines de fois au café-concert, etc., etc.?

Citons parmi les rares pages supportables de *Cavalleria rusticana* le récit simple et expressif de Santuzza: «Vous le savez, ma mère», quelques bribes du duo de Turridu [Turiddu] et de Santuzza, et la phrase du ténor: «Servez de mère à Santuzza si je ne reviens pas».

On avait fait grand bruit à l'avance d'une romance sicilienne soupirée derrière la toile par le ténor et d'une façon de prélude placé au milieu de l'acte. Ces deux morceaux, sans accent personnel, d'une facture détestable, n'offrent aucune particularité digne d'arrêter l'attention.

---

En somme, la partition annoncée avec tant de fanfare, exaltée outre mesure, se distingue par une vulgarité magistrale. L'orchestration est souvent piteuse, et l'inspiration est de qualité très inférieure. Si c'est là l'œuvre type de l'art musical de l'Italie, la France actuelle, qui possède Reyer, Gounod, Lalo, Saint-Saëns, Massenet et une foule de jeunes musiciens de talent, peut se rire des impuissants efforts de l'Italie, et ce n'est pas encore le ridicule essai de M. Mascagni qui fera pâlir la gloire non seulement des maîtres de la musique française et allemande, mais encore de Rossini, voire de Donizetti et Bellini.

M. Carvalho a encadré *Cavalleria rusticana* dans un décor charmant. La mise en scène est délicieuse et l'interprétation, malgré les exagérations de jeu de Mlle Calvé, est bonne dans son ensemble.

L'orchestre, conduit par l'habile chef Danbé, s'est montré à la hauteur de sa réputation.

*Cavalleria rusticana* fera d'agréables lendemains à la *Cigale madrilène*.

***LE JOUR*, 21 janvier 1892, p.3.**

Journal Title:	LE JOUR
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	21 JANVIER 1892
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	3
Title of Article:	CHRONIQUE MUSICALE
Subtitle of Article:	CAVALLERIA RUSTICANA
Signature:	ANDRÉ CORNEAU
Pseudonym:	None
Author:	André Corneau
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None